



**HAL**  
open science

## Et plus si affinités... Des liaisons entre les instructions du plus-que-parfait et les relations d'ordre temporel

Jacques Bres

► **To cite this version:**

Jacques Bres. Et plus si affinités... Des liaisons entre les instructions du plus-que-parfait et les relations d'ordre temporel. Cahiers Chronos, 2007, 18, pp.139-157. hal-00293493

**HAL Id: hal-00293493**

**<https://hal.science/hal-00293493>**

Submitted on 3 Jul 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## ***Et plus si affinités... Des liaisons entre les instructions du plus-que-parfait et les relations d'ordre temporel***

Jacques BRES

*Praxiling*, UMR CNRS ICAR 5191  
Montpellier III

### **1. Introduction**

Les relations temporelles entre deux procès  $[x]$  et  $[y]$  référant à deux événements actualisés verbalement dans les textes peuvent être – entre autres et principalement mais non exclusivement – de simultanéité ( $[x = y]$ ), de progression ( $[x < y]$ ), de régression ( $[x > y]$ ), d'inclusion ( $[x \subset y]$ ), d'indétermination  $[x, y]$ , d'élaboration ( $[x \{ y, z \}]$  ou  $[x \{ y < z \}]$ ) (cf. notamment Lascarides et Asher 1993, Asher et *al.* 1995).

On partira de la question frontale suivante : les relations d'ordre temporel entrent-elles dans la définition des temps verbaux ? Autrement dit : le temps verbal donne-t-il – un peu, beaucoup, fondamentalement, pas du tout – des instructions d'ordre temporel ?

L'hypothèse que je défendrai ici à partir de l'analyse du plus-que-parfait (désormais PQP), contre-intuitive et plutôt contre-discursive au regard des recherches contemporaines en matière de temps verbal, correspond à la réponse *pas du tout*. Contrairement à ceux (i) qui définissent la valeur (ou l'instruction) d'un temps verbal en termes de relations temporelles textuelles (p. ex. Kamp et Rohrer 1983), ou (ii) qui font entrer cet élément de sens dans sa composition à titre d'ingrédient, fût-il « faible » (Moeschler et *al.* 1998, Moeschler 2000a, de Saussure 2000), ou (iii) qui établissent, entre une relation temporelle et un temps verbal, une correspondance forte (Gosselin 1999 : 21), voire obligatoire (p. ex. Molendijk 1996 : 115), l'idée qui guidera la recherche et que nous essaierons de tester est que le temps verbal – en l'occurrence le PQP –, ne donne aucune information de ce type<sup>1</sup>. Nous essaierons d'accréditer les trois considérations suivantes :

(1) les relations d'ordre temporel interphrastiques sont construites par le contexte, à savoir, pour le dire rapidement, nos connaissances du monde et la situation d'interaction ; et par le cotexte (notamment les conjonctions et circonstants temporels, la syntaxe, les types de procès) ; et par l'interaction de ces éléments avec les instructions aspectuelles du PQP, mais en rien par ce temps verbal lui-même ;

---

<sup>1</sup> J'ai illustré cette hypothèse sur le passé simple dans Bres (2003a).

(2) le PQP, comme les autres temps verbaux, ne délivre que des instructions *d'époque et d'aspect* ;

(3) c'est à partir de ces instructions que, lors de l'actualisation de la mise en discours, le PQP entre en interaction avec les relations d'ordre temporel co(n)textuelles. Ladite interaction peut être de trois types : *concordante, tendanciellement discordante, frontalement discordante*<sup>2</sup>, ce qui se manifestera par le fait que le PQP aura une liaison *privilegiée* avec certaines relations temporelles, une liaison plus *difficile* ou *délicate* avec d'autres ; enfin, qu'il se verra *interdit* de liaison avec d'autres...

Je ne développerai ici que les points 2 et 3. Afin d'établir ces fonctionnements, je travaillerai sur des séquences de trois procès : [x, y, z], le procès médian [y] étant systématiquement au PQP<sup>3</sup>, les procès précédant ([x]) et suivant ([z]) pouvant être au passé simple, à l'imparfait ou au PQP.

## 2. La formule aspectuo-temporelle du PQP

Je considère que les temps verbaux de l'indicatif délivrent des instructions temporelles – ils demandent de situer le procès dans le temps *externe*, à savoir dans telle ou telle époque –, et aspectuelles – ils demandent de se représenter le temps *interne* (Comrie 1976) du procès de telle ou telle façon. Complémentairement, les temps verbaux d'une même époque forment, au moins tendanciellement, un système, c'est-à-dire que leurs instructions sont organisées en un jeu de différences, qui, pour l'époque passée, compte non tenu du passé composé, peut être explicité de la sorte :

temps	instruction temporelle	instructions aspectuelles	
passé simple	[+ passé]	[+tension],	[+ incidence]
imparfait	[+ passé]	[+tension],	[- incidence]
passé antérieur	[+ passé]	[+ extension],	[+ incidence]
plus-que-parfait	[+ passé]	[+ extension],	[- incidence]

On considère que le PQP est un temps de l'époque passée qui, du point de vue aspectuel :

- s'oppose, en tant que forme composée, aux formes simples du passé simple (désormais PS) et de l'imparfait (désormais Imp) en ce que, comme le passé antérieur, il donne l'instruction [+ extension<sup>4</sup>], c'est-à-dire qu'il

<sup>2</sup> Ces notions sont développées dans Bres (2005a).

<sup>3</sup> Sauf *infra* en 2.4., pour des raisons qui apparaîtront alors.

<sup>4</sup> Les notions de *tension*, d'*extension* et d'*incidence* sont empruntées à Guillaume 1964, et retravaillées substantiellement dans les cadres de la linguistique de l'actualisation, la praxématique ; cf. Bres (1997).

demande de se représenter le procès au-delà de sa borne terminale, à savoir comme accompli ;

– s’oppose par ailleurs au passé antérieur et au PS<sup>5</sup> en ce que, comme l’Imp, il livre l’instruction [- incidence], à savoir qu’il demande, pour ce qui le concerne, de se représenter le temps au-delà du procès non pas à partir de la borne initiale de cet au-delà (comme le passé antérieur), mais en un point non spécifié à distance de cette borne, dans le cours donc de cet au-delà.

Dans la présente étude qui concerne l’articulation entre le PQP et les relations d’ordre temporel, c’est principalement l’instruction aspectuelle [+ extension] – jointe bien sûr à l’instruction temporelle [+ passé] – qui intervient. Je ne ferai donc pas travailler ici l’instruction [- incidence]<sup>6</sup>.

Les instructions explicitées définissent la valeur en langue du PQP. Qu’advient-il d’elles lors de la mise en discours ? Je considère qu’elles ne se voient ni filtrées, ni déformées, ni enrichies, etc. au gré des emplois textuels, mais qu’elles participent, en tant que telles, à la production des différents effets de sens, en interagissant avec le co(n)texte de la façon suivante :

- le co(n)texte *demande* que le temps verbal représente le procès de telle ou telle manière, pour s’associer à telle ou telle relation d’ordre temporel, ou participer à sa production;

- le temps verbal *offre* ses instructions, qui s’avèrent être en concordance parfaite, en discordance latérale ou frontale, avec ladite demande<sup>7</sup>.

Le PQP saisit le procès en extension dans le passé, c’est-à-dire qu’il offre de le représenter comme accompli à un moment donné du passé que j’appelle *tunc*. La question est donc d’expliciter en quoi l’offre du PQP est (in)compatible avec telle ou telle relation. On distinguera les liaisons privilégiées, les liaisons dangereuses, et enfin les liaisons impossibles.

### 3. Le PQP et ses liaisons avec les relations temporelles du discours

#### 3.1. Les liaisons *privilégiées* : régression, simultanéité, élaboration

Je ne traiterai ici que de la régression<sup>8</sup>. Soit la suite  $[x > y < z]$ , dans laquelle le procès  $y$ , au PQP, est à interpréter comme référant à un événement

<sup>5</sup> Notre perspective est radicalement différente de celle qu’adoptent Lascarides et Asher (1992) pour l’anglais : ils considèrent que le plus-que-parfait est du point de vue *phrastique* un équivalent du *simple past* ; la différence entre les deux temps s’opérant au niveau du *discours*, où ils jouent des rôles différents.

<sup>6</sup> L’instruction aspectuelle [+ / - incidence] concerne l’opposition passé antérieur / PQP, voir Bres (2005b).

<sup>7</sup> Je simplifie quelque peu, à l’aide de la commode distinction demande / offre, l’interaction entre une unité et son contexte.

antérieur à celui auquel réfère le procès  $x$ , à savoir que l'ordre textuel est inverse de l'ordre événementiel, comme dans (1) :

- (1) Aussi, lorsqu'elle s'approcha pour lui reprendre l'enfant des bras, remarqua-t-il, à ses yeux rouges, qu'elle *avait pleuré*. Quoi donc on venait encore de lui faire du souci ? Mais elle ne voulut pas répondre. (Zola, *La Débâcle*)

L'impression est que le PQP *avait pleuré* demande de comprendre que l'événement *pleurer*, qui se présente textuellement après l'événement *remarquer*, est à interpréter comme s'étant passé antérieurement à celui-ci : [remarqua > avait pleuré < (acte de parole implicite)]<sup>9</sup>. A la différence p.ex. de ce qui se passerait avec un Imp :

- (2) Aussi lorsqu'elle s'approcha pour lui reprendre l'enfant des bras, remarqua-t-il<sup>10</sup> qu'elle *pleurait*.

qui demanderait de comprendre *remarquer* comme inclus dans *pleurer* : [remarqua  $\subset$  pleurait].

Le PQP a une liaison privilégiée avec la régression, ce qui se manifeste notamment par deux faits :

---

<sup>8</sup> La relation privilégiée que le PQP entretient avec la simultanéité et l'élaboration n'a rien de spécifique : tous les temps verbaux la développent. Citons seulement l'occurrence suivante d'*élaboration* au PQP : [( $x < y$  (y1, y2, y3 ...) < z)], à l'intérieur d'une analepse :

- (i) C'était au château de Bellevue que l'entrevue avait eu lieu, entre le général de Wimpffen, le général de Moltke et Bismarck. Tout de suite, de Moltke avait tenu à établir qu'il connaissait la situation désespérée de l'armée française. [...]. Et, dès lors, le général de Wimpffen *s'était épuisé* à combattre ses conditions, les plus rudes qu'on eût imposées à une armée battue. Il *avait dit* sa malchance, l'héroïsme des soldats, le danger de pousser à bout un peuple fier ; il *avait*, pendant trois heures, *menacé*, *supplié*, *parlé* avec une éloquence désespérée et superbe, demandant qu'on se contentât d'interner les vaincus au fond de la France, en Algérie même. Et l'unique concession avait fini par être que ceux d'entre les officiers qui prendraient l'engagement de ne plus servir pourraient se rendre dans leurs foyers (Zola, *La Débâcle*).

Le procès au PQP *s'était épuisé* est développé par les PQP *avait dit*, *avait menacé*, *supplié*, *parlé*. Soit : [y : s'était épuisé à combattre (y1 : avait dit ; y2 : il avait menacé, supplié, parlé)].

<sup>9</sup> De fait, étant donné que [y] est régressif par rapport à [x], [z] est en relation de progression avec [x], et non avec [y] : c'est après avoir *remarqué* des traces de larmes que l'actant masculin interroge la jeune femme.

<sup>10</sup> Pour rendre la phrase cohérente, j'ai effacé le syntagme « à ses yeux rouges ».

– statistiquement, c'est à cette relation qu'il est le plus fréquemment associé en discours. Si l'on prend au hasard un texte journalistique ou littéraire, les occurrences de PQP réalisées sont à plus de 95% associées à la régression<sup>11</sup> ;

– les grammairiens et les linguistes de tous bords ont tendance à définir le PQP par cette relation. Entre autres auteurs : Damourette et Pichon décrivent le PQP comme « toncal antérieur » qui, « en tant qu'antérieur, exprime un phénomène plus ancien que le phénomène exprimé par le toncal pur » (tome 5, § 1790) ; Weinrich définit le PQP par la perspective de locution de *rétrospection* (1964/1973 : 70) ; Kamp et Rohrer explicitent ainsi l'instruction que donnerait le PQP au récipiendaire : « Introduce a new event in the past of the reference point » (1983 : 256) ; Moeschler pose que le PQP « impose l'inférence en arrière, quelle que soit la relation conceptuelle inférable » (2000b : 67)<sup>12</sup>.

Qu'est-ce qui rend compte de cette affinité forte (mais non exclusive) entre ce que demande la relation de régression et ce qu'offre le PQP ? Reprenons (1) : selon nos connaissances du monde, et selon la syntaxe (subordination complétive : 'il remarqu(er) *que* elle pleur(er)'), les relations entre (x) *remarquer* et (y) *pleurer*, situées dans le passé (du fait notamment du PS : *s'approcha, remarqua*), peuvent être d'inclusion [*remarquer*  $\subset$  *pleurer*], de régression [*remarquer*  $>$  *pleurer*], ou même de progression [*remarquer*  $<$  *pleurer*] (*il remarqua qu'elle allait pleurer*). Le circonstant « à ses yeux rouges » tend à induire l'antériorité de *pleurer*. Le cotexte pose donc une régression entre *remarquer* et *pleurer*, et demande un temps verbal à même de signifier cette relation d'ordre, dans le passé. Demande à laquelle l'offre aspectuelle du PQP répond parfaitement. Temporellement : le PQP est un temps de l'époque passée<sup>13</sup> ; aspectuellement : le PQP, par son instruction [+ extension], présente l'événement 'pleurer' comme *accompli* au point de référence introduit par le procès précédent *remarqua* : si le procès [y], au moment du *tunc* posé par [x], est saisi comme accompli, c'est que l'événement auquel il réfère a pu s'accomplir avant ce *tunc*. En soi, le PQP donne non l'instruction [+ régression], mais l'instruction [+ extension] qui se marie fort bien avec la demande contextuelle de régression : un événement montré comme accompli au moment du *tunc*, peut parfaitement être un événement qui s'est accompli antérieurement.

<sup>11</sup> Même si cet emploi du PQP est celui que les enfants acquièrent le plus tardivement (Fayol 1982).

<sup>12</sup> Comme les autres temps verbaux, le PQP encoderait l'ordre temporel de manière faible, très précisément pourrait être défini par le trait [iar] (= inférence en arrière faible) (Moeschler 1998 : 316).

<sup>13</sup> Cet élément temporel étant récurrent dans l'ensemble des occurrences analysées, je ne le mentionnerai plus.

Ecartons par avance une objection possible : et si le circonstant « les yeux rouges » était absent, ne serait-ce pas le PQP qui demanderait la régression ?

- (3) Aussi, lorsqu'elle s'approcha pour lui reprendre l'enfant des bras, remarqua-t-il qu'elle *avait pleuré*.

L'impression est que, le contexte n'induisant plus forcément la régression, c'est le PQP, et lui seul, qui la signifie. Mais ce n'est qu'une impression : de fait, l'ordre régressif : [remarqua > avait pleuré] est le produit *résultatif* de l'interaction entre l'instruction [+ extension] du PQP et le fait que, de par la syntaxe (subordination complétive), le procès de 'pleurer' est posé comme accompli au *tunc* de *remarqua*.

Si donc le PQP a une liaison privilégiée avec la régression, ce n'est pas parce qu'il serait porteur de ce trait, mais parce que son instruction [+ extension] peut confirmer cette relation d'ordre construite par le co(n)texte comme en (1) ; ou, en interaction avec lui, participer à sa production comme en (3), à savoir qu'il y a une interaction parfaitement *concordante* entre la demande co(n)textuelle et l'offre aspectuelle du PQP.

Notons que ce mouvement de marche arrière auquel est associé le PQP peut être de faible amplitude comme dans (1), ou de plus forte amplitude comme dans (4) :

- (4) Mais en entrant dans son cabinet, il eut un saisissement. Un soldat se trouvait allongé sur le canapé où le capitaine Beaudoin *avait dormi* pendant quelques heures, *la veille*. (Zola, *La Débâcle*)

Mais de cela, le PQP ne dit rien ; ce sont nos connaissances du monde, le co(n)texte, et / ou des circonstants – c'est le cas ici de *la veille* - qui fournissent ce type de précision.

L'analyse que je propose s'évite les ennuis que rencontrent les différentes théories (précédemment mentionnées) qui définissent le PQP par la relation de régression. Car les contre-exemples sont nombreux où le PQP est associé non à la régression, mais à l'indétermination, et surtout à la progression, ce qui conduit p. ex de Saussure (2003 : 246) à affirmer que « le plus-que-parfait n'encode aucunement d'instruction d'ordre négatif ». Je ne traiterai ici que la relation de progression, sans d'ailleurs pouvoir entrer dans le détail de l'analyse.

### 3.2. La liaison *délicate* du PQP avec la relation de progression : mais pourquoi faire *composé* quand on peut faire *simple* ?

Le PQP peut être associé à la relation de progression, à savoir à l'avancée du point référentiel, dans trois grands types de tours que je décris sommairement.

#### 3.2.1. La progression en analepse [x > (y < z <...)]

Lorsqu'on a deux PQP (ou plus) consécutifs textuellement, il arrive le plus souvent que le second (ainsi que les suivants éventuels), soit associé, non comme le premier à la régression, mais à la progression. Soit donc [x > (y < z <...)] :

- (5) Jacques regarda sa montre, vit qu'il était quatre heures déjà ; et, il se hâta de retourner à l'impasse d'Amsterdam. Jusqu'à midi, Séverine *avait dormi* profondément. Ensuite, réveillée, surprise de ne pas le voir là encore, elle *avait rallumé* le poêle ; et, vêtue enfin, mourant d'inanition, elle *s'était décidée*, vers deux heures à descendre manger dans un restaurant du voisinage. Lorsque Jacques parut, elle venait de remonter, après avoir fait quelques courses. (Zola, *La Bête humaine*)

Le PQP de *Séverine avait dormi* initie une régression par rapport au PS précédent de « il *se hâta* », soit donc : [il se hâta > Séverine avait dormi]. Mais les deux PQP qui suivent actualisent des événements selon l'ordre progressif : [elle avait dormi < elle avait rallumé < elle s'était décidée]. Ce type d'occurrence, assez fréquent, fait problème aux tenants du PQP régressif<sup>14</sup>, dans la mesure où ici, avec le PQP, le temps progresse. Il

<sup>14</sup> Et d'ailleurs pas seulement à eux. De Saussure p. ex. avance que ce type d'occurrence résiste à l'analyse, ce qui le conduit à bémoliser fortement la solution qu'il propose : « La méthode la plus naturelle pour nous de traiter ce type de cas sera d'en faire, peut-être au prix d'une réduction trop simplificatrice, des plus-que-parfaits *narratifs* qui combinent l'état résultant à R avec l'effet de l'imparfait dit *narratif* ou *de rupture* » (Saussure 2003 : 265-266). L'idée est intéressante, mais n'emporte cependant pas mon adhésion. Certes, comme le plus souvent l'imparfait narratif (Bres 2005a), le PQP peut ici être remplacé par un PS :

- (ii) Jusqu'à midi, Séverine *avait dormi* profondément. Ensuite, réveillée, surprise de ne pas le voir là encore, elle *ralluma* le poêle ; et, vêtue enfin, mourant d'inanition, elle *se décida*, vers deux heures à descendre manger dans un restaurant du voisinage. Lorsque Jacques parut [...].

cependant on ne saurait dire que dans cet emploi, le PQP prend la place d'un PS, et, du fait de cette substitution, produit des effets de style spécifiques, à la différence de ce qui se produit avec l'imparfait narratif.



n'invalide pourtant pas frontalement l'hypothèse « régressive » : la progression à laquelle sont associés les PQP se fait par rapport au procès [y], premier PQP (*avait dormi*), et non par rapport au procès [x] au PS (*se hâta*). Et d'ailleurs, lorsque le récit revient au *tunc* initial, le PS réapparaît (*parut*) pour faire avancer le récit à partir de ce point. Les PQP forment donc une analepse *globalement* régressive ; ce n'est que *localement*, de PQP à PQP, qu'ils sont progressifs. Ce que je propose de représenter ainsi : [se hâta > (avait dormi < avait rallumé < s'était décidée) < parut]. La distinction entre niveau *global* de régression et niveau *local* de progression, en plaçant celle-ci sous la dépendance de celle-là, fait que ce type d'occurrence n'invalide pas frontalement l'hypothèse « régressive » du PQP.

Mais dans d'autres tours, la progression à laquelle est associée le PQP ne peut pas être minimisée.

### 3.2.2. La structure *n temps après* + PQP [x < n temps plus tard y < z]

Il arrive que la structure prototypique de l'imparfait de rupture <sup>15</sup> [*n temps plus tard* + Imp] se réalise avec un PQP :

- (6) Thénardier entre-bâilla la porte, livra tout juste passage à Jean Valjean, referma la grille, tourna deux fois la clé dans la serrure et replongea dans l'obscurité, sans faire plus de bruit qu'un souffle. Il semblait marcher avec les pattes de velours du tigre. *Un moment après*, cette hideuse providence *était rentrée* dans l'invisible. Jean Valjean se trouva dehors. (Hugo, *Les Misérables*, fin de chapitre)

Le PQP *était rentrée* est, comme les PS qui le précède (*replongea*) et lui succède (*se trouva*), dans une indépendante. Il est intégré dans la suite progressive du premier plan : [replongea dans l'obscurité < (n temps après) était rentrée dans l'invisible < se trouva dehors]. Le PQP est indéniablement – comme l'atteste le circonstant *un moment après* – associé à la progression. Les tenants du PQP régressif pourraient encore dire que ce type d'exemple n'invalide pas vraiment leur hypothèse : le trait [+ régression] du PQP étant « faible », il serait effacé par le trait « fort » [+ progression] du circonstant *un moment après*... Concédon's provisoirement ce possible argument. Le prochain type d'occurrence dans lequel le PQP apparaît lié à la progression ne souffrira pas semblable contestation.

<sup>15</sup> Cf. notamment Berthonneau et Kleiber (1999), Bres (2005a, chapitre 12).

### 3.2.3. La progression [x < y < z]

Il est des occurrences où le PQP suit textuellement un PS, et, sans le chaperon d'aucun circonstant qui fasse avancer le temps comme dans l'occurrence (6), se voit associé à la progression :

- (7) « Emportez-moi, emportez-moi... » Le capitaine Beaudouin, dont cette plainte exaspérait sans doute les nerfs en révolte, demanda deux hommes de bonne volonté, pour le porter (= le sergent Sapin qui hurle) à un petit bois voisin, où il devait y avoir une ambulance volante. *D'un bond*, prévenant les autres, Chouteau et Loubet *s'étaient levés*, *avaient saisi* le sergent, l'un par les épaules, l'autre par les pieds ; et ils l'emportèrent au grand trot. (Zola, *La Débâcle*)

Le PQP *s'étaient levés* ne peut que référer à une action postérieure à celle à laquelle renvoie le PS *demanda* qui le précède textuellement. Il s'insère parfaitement dans la séquence progressive, de même que le PQP qui le suit (*avaient saisi*) : [demanda < s'étaient levés < avaient saisi < emportèrent]. Il semble bien qu'aucun argument ne puisse bémoliser cette association du PQP et de la progression.

Je rends compte de ces différents types d'occurrence dans lesquelles le PQP est associé à la relation de progression de la façon suivante : PQP et progression sont dans un rapport non pas contradictoire – ce qui serait le cas si je définissais le PQP par le trait [+ régression] – mais tendanciellement discordant. En quoi y a-t-il *dissonance* entre relation de progression produite par le contexte et instruction [+ extension] du temps verbal ? Reprenons l'énoncé (7), et désactualisons les procès en les mettant à l'infinitif :

- (8) « Emportez-moi, emportez-moi... » Le capitaine Beaudouin, dont cette plainte exaspérait sans doute les nerfs en révolte, (demander) deux hommes de bonne volonté, pour le porter (= le sergent Sapin qui hurle) à un petit bois voisin, où il devait y avoir une ambulance volante. *D'un bond*, prévenant les autres, Chouteau et Loubet (se lever), (saisir) le sergent, l'un par les épaules, l'autre par les pieds ; et ils l'(emporter) au grand trot.

Le contexte nous demande de construire une relation de progression entre les différents procès : [demander < se lever < saisir < emporter]. Actualiser la relation de progression (sans inclusion, Bres 2001) entre ces quatre procès, c'est cognitivement passer de la *fin* de la représentation du temps interne impliqué par le premier (*demander*) au *début* de la représentation du temps interne impliqué par le second (*se lever*) ; puis, de la *fin* du temps interne impliqué par le second (*se lever*) au *début* de la représentation du temps interne impliqué par le troisième (*saisir*), etc.

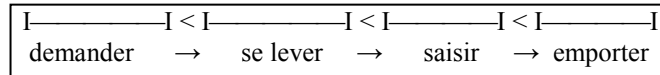


Figure 1 : analyse de (8)

La relation de progression, dans le passé, se réalise prototypiquement à l'écrit à l'aide du PS, compte tenu de l'instruction [+ incidence] que livre ce temps (Bres 2003a : il donne à voir le temps interne à partir de sa borne initiale et jusqu'à sa borne terminale). On s'attend donc à ce que cette séquence soit actualisée au PS, c'est-à-dire selon une interaction *concordante* entre relation contextuelle de progression et instruction aspectuelle du temps verbal :

- (9) « Emportez-moi, emportez-moi... »  
 Le capitaine Beaudouin, dont cette plainte exaspérait sans doute les nerfs en révolte, *demanda* deux hommes de bonne volonté, pour le porter (= le sergent Sapin qui hurle) à un petit bois voisin, où il devait y avoir une ambulance volante. *D'un bond*, prévenant les autres, Chouteau et Loubet *se levèrent*, *saisirent* le sergent, l'un par les épaules, l'autre par les pieds ; et ils *l'emportèrent* au grand trot.

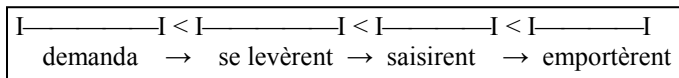


Figure 2 : analyse de (9)

Le PS conduit la représentation du temps impliqué par *demanda* jusqu'à son terme (il en note la borne terminale) ; et saisit la représentation du temps impliqué par *se levèrent* à son début (il en note la borne initiale) ; il conduit la représentation du temps impliqué par *se levèrent* jusqu'à son terme, et saisit la représentation du temps impliqué par *saisirent* à son début, etc. Le PS a une relation privilégiée avec l'ordre progressif, non pas parce qu'il donnerait l'instruction [+ progression], mais parce que l'instruction [+ incidence] qu'il délivre se marie parfaitement avec ce type de relation.

Que se passe-t-il lorsque, à la place du PS, on a un PQP ? La relation entre *demander* et *se lever* étant de progression, la demande contextuelle tendancielle est que le second procès soit saisi sur sa borne initiale, ce que fait le PS (figure 2), et non au-delà de sa borne terminale, ce que fait le PQP (figure 3) :

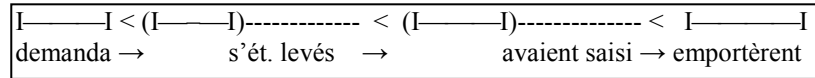


Figure 3 : analyse de (9) avec PQP

Enchaîner, selon la relation de progression, un PS et un PQP, c'est faire l'ellipse du temps interne du second procès, à savoir *se lever*, (ce qu'essaient de représenter les parenthèses dans la figure 3), pour le saisir au-delà de sa borne terminale. Mais pourquoi ce saut, cette acrobatie cognitive, pour représenter les procès *se lever*, puis *saisir*, au-delà de leur borne terminale, alors qu'il serait si simple de le faire, comme le contexte le demande, sur leur borne initiale ? Pourquoi faire *composé* quand on peut faire *simple* ?... En termes de coût et de pertinence, le PQP dans une séquence progressive semble devoir être justifié.

Le PQP peut se justifier de ce que l'événement correspondant s'est réalisé tellement rapidement que seule une saisie du procès en extension a pu en être faite. Dans de nombreuses occurrences, l'élément qui s'interpose entre [x] au PS et [y] au PQP est un circonstant temporel de rapidité, comme en (7) que je rappelle :

- (7) Le capitaine Beaudouin [...] *demanda* deux hommes de bonne volonté [...]. *D'un bond*, prévenant les autres, Chouteau et Loubet *s'étaient levés*, *avaient saisi* le sergent, l'un par les épaules, l'autre par les pieds ; et ils l'emportèrent au grand trot.

L'introduction du PQP dans la progression [demanda < s'étaient levés < avaient saisi < emportèrent] se fait par la médiation du circonstant *d'un bond*. La saisie extensive du PQP trouve son sens de ce que le geste de *se lever* (comme le suivant, *saisir*) est décrit comme rapide, si rapide qu'il ne peut être saisi que déjà accompli.

Nous sommes mieux à même de répondre à la question : comment se résout la discordance tendancielle entre la relation de progression qui demande que les procès soient représentés en tension, et l'instruction [+extension] du PQP ? Par la production d'un effet de sens, qui rétroactivement justifie l'opération d'actualisation – l'ellipse du temps interne du procès – qui l'a engendré.

La liaison délicate que le PQP a avec la progression tient donc à l'interaction tendancielle discordante entre (i) ce que *demande* la relation de progression – que le procès soit représenté à partir de sa borne initiale, c'est-à-dire par une forme verbale qui saisisse le temps interne en tension et en incidence, à savoir, pour l'époque passée, le PS – ; et (ii) ce qu'*offre* le PQP : une représentation du procès en extension (et en non-incidence), au-delà de sa borne terminale.

Ajoutons aussitôt que cette justification n'intervient pas systématiquement, et que dans quelques cas, à vrai dire fort rares, le PQP est associé à la progression sans que soit produit un effet de sens évident qui justifie l'actualisation du procès à ce temps, comme p. ex. dans (10) :

- (10) Mais déjà le capitaine, auquel la surveillance de la colonne était confiée, accourait. Il leva sur Jean la crosse de son revolver, il jura qu'il fendrait la tête au premier qui oserait bouger. *Et tous avaient plié les épaules, baissé les yeux*, tandis que la marche continuait, dans cette soumission frémillante du troupeau.  
« Oh ! le gifler celui-là ! murmura ardemment Maurice. » (Zola, *La Débâcle*)

Soit donc la progression [jura < avaient plié, baissé < murmura]. Les PQP *avaient plié les épaules, baissé les yeux* peuvent bien sûr être associés à la production d'un effet de rapidité, qui soulignerait que les prisonniers n'opposent aucune résistance à la menace du capitaine prussien. Mais il s'agit là d'une inférence nullement obligatoire, et sans laquelle la séquence apparaît parfaitement bien formée. La rareté du tour vaut pour le forçage des structures linguistiques de la progression narrative qu'il réalise<sup>16</sup>.

Un pas de plus, et ce qui n'est que local dans (7) et (10) – le PQP assurant la progression narrative en alternance avec des PS qui l'encadrent – tend à devenir une structure narrative à part entière dans la narration contemporaine, comme en (11) :

- (11) (dernier paragraphe du roman *L'Amant* de Duras, qui fait suite à une séquence au PS) :  
Des années après la guerre, après les mariages, les enfants, les divorces, les livres, il *était venu* à Paris avec sa femme. Il lui *avait téléphoné*. C'est moi. Elle *l'avait reconnu* dès la voix. Il *avait dit* [...]. Et puis il n'*avait* plus su quoi lui dire. Et puis il le lui *avait dit*. Il lui *avait dit* que c'était comme avant, qu'il l'aimait encore, qu'il ne pourrait jamais cesser de l'aimer, qu'il l'aimerait jusqu'à la mort.

<sup>16</sup> Il sera intéressant de tenter de dater l'introduction de ce tour dans les pratiques scripturales, d'en mesurer l'extension. Est-il p. ex. parallèle au développement de l'imparfait narratif dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ? Il ne semble pas inintéressant de noter que ce type d'emploi se retrouve dans les rédactions d'enfant de 10 ans, comme le montre l'exemple suivant, emprunté au corpus de la communication présentée par Colette Corblin (« La sélection des formes verbales dans les écrits scolaires ; sémantique et point de vue narratif », conférence donnée au colloque *Chronos 6*) :

(iii) Domi courut vite, très vite et trouva une maison. Il frappa. C'était sa copine Jessica. Domi dit : « Je peux entrer, s'il te plaît ! » Jessica *avait dit* oui. Domi est tout trempé. Jessica et Domi se dirigèrent vers la salle de bain [...].

Le PQP, en série, non dans une analepse comme en (5), mais dans une prolepse (*des années après la guerre*), assure à lui tout seul la progression narrative : [était venu < avait téléphoné < avait reconnu <...].

Nous venons de voir que le PQP a une liaison *privilegiée* avec la relation de régression (et également avec les relations de simultanéité et d'élaboration), une liaison plus *délicate* avec la relation de progression. Il se voit par ailleurs interdit de liaison avec la relation d'inclusion.

### 3.3. La liaison *impossible* du PQP avec la relation d'inclusion, ou le mariage de la carpe et du lapin...

Le PQP ne peut être associé à l'inclusion, ce que nous allons faire apparaître. On sait que la relation d'inclusion, privilégiée par l'IMP, est interdite au PS :

(12) Pierre s'endormit pendant qu'il *lisait* / pendant qu'il *\*lut*.

L'Imp *lisait* inclut aisément le PS *s'endormit* ([s'endormit  $\subset$  lisait]), ce que ne peut faire le PS *lut* : [\*s'endormit  $\subset$  lut]. Le PQP est frappé de pareille incapacité (que l'on garde le premier procès *s'endormir* au PS, ou qu'on le mette, lui également, au PQP) :

(13) Pierre s'endormit / s'était endormi pendant qu'il *\*avait lu*.

Pourquoi le PQP ne peut-il participer à la production de la relation d'inclusion ? Partons d'un exemple authentique :

(14) Ils étaient entrés à L'Océanique. Ils *s'étaient assis* dans le fond de la salle, silencieux. Quelques couples *dansaient* et l'orchestre *éclatait*, là-bas, sur une estrade. Au bout d'un instant il lui avait dit de le suivre. (Nimier, *Histoire d'un amour*)

La relation d'inclusion entre les procès [x] (*s'asseoir*) et [y] (*danser*), se fait de PQP à Imp : [s'étaient assis  $\subset$  dansaient]. Et l'on ne peut substituer le PQP à l'Imp :

(15) Ils étaient entrés à L'Océanique. Ils *s'étaient assis* dans le fond de la salle, silencieux. ?Quelques couples *avaient dansé* et l'orchestre *avait éclaté*, là-bas, sur une estrade.

Comment expliquer cette incapacité du PQP à participer à la relation d'inclusion ? Commençons par remarquer que ce sont toutes les formes composées qui sont frappées de cette inaptitude. Ainsi en va-t-il p. ex. du passé composé :

(16) Pierre s'est endormi pendant qu'il *\*a lu / lisait*

La relation d'inclusion, (*l'un dans l'autre* : [x] dans [y]), demande que le procès enchâssant [y] soit saisi dans sa tension et non dans son extension : le procès [x] ne peut se loger *dans* le temps interne impliqué par le procès [y], si [y] est saisi dans son *extériorité*... L'interaction est ici frontalement discordante : il y a une contradiction irréductible entre la demande contextuelle de saisie intérieure du procès pour que se réalise la relation d'inclusion, et l'offre aspectuelle de saisie extérieure proposée par le PQP (ou toute autre forme composée).

Elargissons l'analyse aux autres temps verbaux du passé. L'allergie à la relation d'inclusion est commune au PQP et au PS, mais pour des raisons différentes : le PS, parce qu'il donne l'instruction [+ incidence] ; le PQP, parce qu'il donne l'instruction [+ extension]. Et l'IMP a une relation privilégiée (mais non exclusive) avec l'inclusion parce que, à la différence du PS, il donne l'instruction [- incidence] ; et parce que, à la différence du PQP, il donne l'instruction [+ tension]. Pour développer une interaction *concordante* avec la relation d'inclusion, un temps doit donner les instructions [- incidence, + tension] : ce que fait l'IMP. Le plus allergique sera donc le PA, qui refuse doublement l'inclusion parce que sa formule aspectuelle est [+ incidence, + extension] :

(17) Pierre s'endormit \*pendant qu'il *eut lu*.

### 3.4. Liaison délicate, liaison impossible...

Nous avons dit que l'offre du PQP entraine en interaction *délicate* avec la demande de la relation de progression, et en interaction *impossible* avec la relation d'inclusion, à savoir que dans le premier cas on avait entre les deux parties une discordance *latérale* et dans le second, une discordance *frontale*. Or ce qui distingue les deux types, c'est que, dans le premier, la discordance trouve solution dans la production d'un effet de sens : elle est donc sinon levée, du moins surmontée ; dans le second, la discordance n'est pas soluble dans un effet de sens : elle persiste et empêche la liaison.

Mais reste entière la question de savoir pourquoi l'interaction est latéralement discordante avec la progression, et frontalement avec l'inclusion. Dans les deux cas, le contexte demande que le procès soit représenté en tension (mais en incidence pour la progression, et en non-incidence pour l'inclusion) ; et dans les deux cas, le PQP offre l'instruction [+ extension]. Pourquoi est-il possible de passer outre cette demande de tension dans le cas de la progression, alors qu'il est impossible de faire de même dans le cas de l'inclusion ? C'est que l'inclusion exclut l'extension et exige la tension, alors que la progression demande plutôt la tension mais n'exclut pas l'extension :

- l'inclusion, en tant qu'elle consiste à intégrer un procès [x] dans un procès [y], ne peut se réaliser que dans le temps interne du procès enchâssant [y], c'est-à-dire lorsque ledit procès est actualisé par une forme simple, en tension ; et non au-delà, à savoir dans le temps externe à ce procès. Vérité de La Palice : je ne saurai disposer un élément *x* à l'intérieur d'un élément *y*, si je tente de le mettre à l'extérieur de cet élément *y*...

- la progression, en tant qu'elle consiste à poser un procès [y] comme ultérieur à un procès [x], sollicite plutôt que le temps interne de [y] soit représenté en tension, mais ne rejette pas l'extension, dans la mesure où, dans le mouvement de progression, l'extension est une suite à la tension. Ce que nous pouvons visualiser en reprenant l'occurrence (7) sous (18) :

- (18) Le capitaine Beaudouin [...] *demanda* deux hommes de bonne volonté [...].  
*D'un bond*, prévenant les autres, Chouteau et Loubet *se levèrent* / *s'étaient levés*, *saisirent* / *avaient saisi* le sergent, l'un par les épaules, l'autre par les pieds ; et ils l'emportèrent au grand trot.

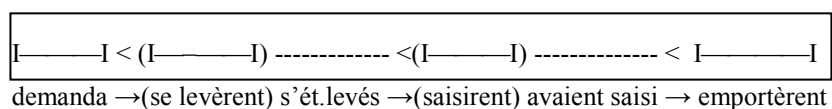


Figure 4 : analyse de (18)

La relation de progression qui unit *demander* et *se lever*, qui se réaliserait en parfaite concordance avec le PS *se levèrent*, peut cependant se réaliser avec le PQP *s'étaient levés* dans la mesure où la succession [demander < se lever < saisir] correspond à l'ordre successif, en temps d'actualisation, [forme tensives au PS < forme extensive au PQP], soit [se levèrent < s'étaient levés].

En un mot, si la progression comme l'inclusion demandent un procès représenté en tension, la première peut « faire avec » l'instruction [+ extension] du PQP, la seconde ne le peut pas : liaison délicate d'un côté, liaison impossible de l'autre...

#### 4. Conclusion : temps verbal et ordre temporel, langue et discours

Les instructions délivrées par le PQP : [+ passé], [+ extension]<sup>17</sup>, [- incidence], et les relations temporelles des événements auxquels réfèrent

<sup>17</sup> Je ne peux répondre ici à la pertinente objection que m'ont faite C. Vet et L. de Saussure selon laquelle, dans certaines occurrences comme (5) que je reprends sous (iv) :



les procès sont des faits autonomes, car relevant de deux ordres différents : celui de la langue, celui du discours<sup>18</sup>. Imputer un trait d'ordre temporel, quel qu'il soit, à un temps verbal revient à confondre le plan des faits de langue et celui des faits de discours.

Autonomie ne veut pas dire indépendance : lors de la mise en discours, dans le temps d'actualisation, le temps verbal interagit avec le contexte, notamment avec les relations d'ordre temporel. En fonction des instructions qu'il offre, le temps verbal va avoir plus ou moins d'affinité ou d'antipathie pour telle ou telle relation temporelle. Ces interactions – concordantes, tendanciuellement discordantes, frontalement discordantes – engendrent trois types de liaisons : privilégiées, délicates, impossibles. Le PQP, du fait de son offre aspectuelle [+ extension], a une liaison *privilégiée* avec la relation de régression (et secondairement, avec les relations d'élaboration et de simultanéité) ; une liaison *délicate* avec la relation de progression ; une liaison *impossible* avec la relation d'inclusion<sup>19</sup>.

Cette analyse se voit confirmée par les deux faits suivants. Le premier est de l'ordre de la fréquence : le PQP est très souvent associé à la régression, très peu à la progression, jamais à l'inclusion. Le second est à mettre en relation avec le concept d'*orthonymie*, tel que le développent Chevalier et Delpont (1995)<sup>20</sup>. Parce que le PQP est la forme orthonymiquement attendue dans la relation de régression, on peut difficilement le remplacer par un autre temps du passé (bien que ce soit parfois possible, ce que je n'ai pas la place de développer ici), dans les exemples qui actualisent ce type de relation ; au contraire, le PQP est facilement remplaçable par un PS (et secondairement un imparfait narratif) dans les occurrences qui actualisent la progression, parce que c'est ce temps verbal qui est orthonymiquement

(iv) Jusqu'à midi, Séverine *avait dormi* profondément. Ensuite, réveillée, surprise de ne pas le voir là encore, elle *avait rallumé* le poêle ; et, vêtue enfin, mourant d'inanition, elle *s'était décidée*, vers deux heures à descendre manger dans un restaurant du voisinage. (Zola, *La Bête humaine*)

le PQP représenterait le procès non pas comme accompli au-delà de sa clôture terminale, mais en accomplissement comme un PS. Cette question est traitée dans Barceló et Bres (2006).

<sup>18</sup> Et ceci vaut pour tous les temps verbaux.

<sup>19</sup> Je serais plus nuancé aujourd'hui (où je relis les épreuves) : il est des cas – rares – où le PQP peut être associé à l'inclusion. Ce qui fera l'objet d'un autre travail.

<sup>20</sup> « Nous vivons avec le sentiment qu' (...) il y a comme un degré zéro de l'organisation du monde et un degré zéro du matériel linguistique qui sert à le nommer : celui où nous nous donnerions l'illusion de ne pas intervenir (...). Ces vocables, dans le choix desquels je n'aurais aucune part, on a proposé de les baptiser orthonymes » (Chevalier & Delpont 1995 : 90). Les vocables orthonymes sont donc ceux qui sont co(n)textuellement attendus.

attendu Ainsi, dans l'occurrence (19), qui actualise une relation de régression, le PQP peut difficilement être remplacé par un PS (19') :

- (19) Il alla jusqu'à la chambre de sa femme, qui était voisine. Une lampe y brûlait. En travers du lit, Gilberte *s'était jetée* toute vêtue, dans la crainte sans doute de quelque catastrophe. Très calme, elle dormait. (Zola, *La Débâcle*)
- (19') Il alla jusqu'à la chambre de sa femme, qui était voisine. Une lampe y brûlait. En travers du lit, Gilberte *?se jeta* toute vêtue, dans la crainte sans doute de quelque catastrophe. Très calme, elle dormait.

Alors que, dans l'occurrence (20), qui actualise une relation de progression, le PQP peut aisément être remplacé par un PS (20') :

- (20) D'un geste fou, Maurice l'ajustait déjà. « Le cousin... Ah ; tonnerre de Dieu ! Il va payer pour Weiss. » Mais, frémissante, elle *s'était soulevée, avait détourné* le chassepot, dont le coup alla se perdre au ciel. (Zola, *La Débâcle*)
- (20') D'un geste fou, Maurice l'ajustait déjà. « Le cousin... Ah ; tonnerre de Dieu ! Il va payer pour Weiss. » Mais, frémissante, elle *se souleva, détourna* le chassepot, dont le coup alla se perdre au ciel.

Au-delà de la clarification des relations entre temps verbal et relations d'ordre temporel qu'elle permet, l'analyse proposée apporte de l'eau aux deux moulins... de mon cœur de linguiste :

– il importe, dans l'analyse, à la fois de *séparer* les plans de la langue et du discours, et de les *articuler*. La pragmatique, l'analyse du discours, l'analyse textuelle, si elles permettent de travailler des faits linguistiques nouveaux, pèchent trop souvent, selon moi, en écrasant ces deux plans, en imputant à la langue des éléments de sens qui n'ont de pertinence qu'au niveau du discours ;

– le temps verbal est, au niveau de la langue, une affaire de temps et d'aspect. Ce n'est que dans l'actualisation en discours qu'il rencontre, dans son interaction avec le contexte, des phénomènes fort importants pour le discours comme les plans, l'ordre temporel, le point de vue (Bres 2003c), la cohérence textuelle, la méronomie (Berthonneau et Kleiber 1993), le dialogisme (Bres 2003b) ou la polyphonie, etc..., à la production desquels au mieux il participe, mais qui ne sauraient le définir.

## Références

- Asher, N. ; Aurnague, M. ; Bras, M. ; Sablayrolles, P. ; Vieu, L. (1995). De l'espace-temps dans l'analyse du discours, *Sémiotiques* 9 : 11-62.
- Barceló, G. J. ; Bres, J. (2006). *Les temps verbaux de l'indicatif*, Paris/Gap : Ophrys.

- Berthonneau, A.-M. ; Kleiber, G. (1993). Pour une nouvelle approche de l'imparfait : l'imparfait, un temps anaphorique méronomique, *Langages* 112 : 55-73.
- Bres, J. (1997). Ascendance/descendance ; incidence/décadence : affaires de couples..., *Cahiers de praxématique* 29 : 157-183.
- Bres, J. (2001). De la textualité narrative en récit oral : l'enchaînement des propositions narratives, *Revue québécoise de linguistique* 18 ; 23-50.
- Bres, J. (2003a). Non, le passé simple ne contient pas l'instruction [+ progression], *Cahiers Chronos* 11 ; 99-112
- Bres, J. (2003b). Mais oui, il *était* un joli temps du passé comme les autres, mon joli petit hypocoristique..., *Langue française* 138 : 111-125.
- Bres, J. (2003c) Temps verbal, aspect et point de vue : de la langue au discours, *Cahiers de praxématique* 41 : 55-84.
- Bres, J. (à paraître) Sémantique de l'imparfait : dépasser l'aporie de la *poule* aspectuelle et de l'*œuf* anaphorique ? Eléments pour avancer, *Cahiers Chronos*.
- Bres, J. (2005). *L'imparfait dit narratif*, Paris : CNRS-Editions.
- Chevalier, J.C. ; Delpont, M.-F. (1995). *L'horlogerie de Saint-Jérôme*, Paris : L'Harmattan.
- Comrie, B. (1976). *Aspect*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Damourette, J. ; Pichon, E. (1911-1926/1970). *Des mots à la pensée*, tome 5, Paris : D'Artrey.
- Détrie, C. ; Siblot, P. ; Verine, B., (éds), (2001). *Termes et concepts pour l'analyse du discours*, Paris : Champion.
- Fayol, M. (1982). Le plus-que-parfait. Etude génétique en compréhension et production chez l'enfant de quatre ans, *Archives de psychologie* 50 : 261-283.
- Gosselin, L. (1999). La cohérence temporelle : contraintes linguistiques et pragmatico-référentielles, *Travaux de linguistique* 39 : 11-36.
- Guillaume, G. (1964). *Langage et sciences du langage*, Paris : Nizet ; Québec : Presses de l'université Laval, 59-72.
- Kamp, H. ; Rohrer, Ch. (1983). Tense in texts, in : R. Bäuerle ; C. Scharze ; A. von Stechow, (eds), *Meaning, use and interpretation of language*, Berlin : De Gruyter, 250-269.
- Lascarides, A. ; Asher, N. (1993). Temporal Interpretation, Discourse relations and Commonsense Entailment, *Linguistics and Philosophy* 16 : 437-493.
- Lascarides, A. ; Asher, N. (1992). The pluperfect in narrative discourse, in : M. Aurnague ; A. Borillo ; M. Borillo ; M. Bras, (eds), *Semantics of time, space, movement and spatio-temporal reasoning*, working papers of the 4<sup>th</sup> international workshop, 183-202.

- Moeschler, J. (1998). Les relations entre événements et l'interprétation des énoncés, in : J. Moeschler et al., (éds), *Le temps des événements*, Paris : Kimé, 293-321.
- Moeschler, J. et al., (éds), (1998). *Le temps des événements*, Paris : Kimé.
- Moeschler, J. (2000a). L'ordre temporel dans le discours : le modèle des inférences directionnelles, *Cahiers Chronos* 6 : 1-11.
- Moeschler, J. (2000b). Le Modèle des Inférences Directionnelles, *Cahiers de linguistique française* 22 : 57-100.
- Molendijk, A. (1996). Anaphore et imparfait : la référence globale à des situations présupposées ou impliquées, *Cahiers Chronos* 1 : 109-123.
- Saussure, L. de (2000). Quand le temps ne progresse pas avec le passé simple, *Cahiers Chronos* 6 : 37-48.
- Saussure, L. de (2003). *Temps et pertinence*, Bruxelles : De Boeck-Duculot.
- Weinrich, H. (1964/1973), *Le temps. Le récit et le commentaire*, Paris : Seuil.